





# **Empêchez ces sauvages**

Sattar Sason

Auteur: Sattar Sason  
ISBN: 9789403700328  
© Sattar Sason, 2023

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)  
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du  
contenu de ce livre.

Table des matières	
Introduction.....	8
I Un voyage risqué .....	25
II Sohan .....	72
III Pourquoi le changement n'a-t-il pas eu lieu en Occident? .....	79
IV Dans le tribunal en ruine.....	115
V Les raisons du départ .....	134
VI La révolution algérienne et le Territoire Exemplaire....	167
VII De retour au Tribunal.....	216
VIII Une Nouvelle Gouvernance pour un Nouveau Monde .....	231
IX L'été des malentendus .....	242
X Babar, les Nememchas, et le Défi du Démarrage .....	261
XI La rencontre avec les camarades.....	274
XII Sohan et la prise d'otage.....	311
XIII Les coulisses de l'AMET: les voies différenciées du renouveau.....	328
XIV Un procès maquillé en règlement de comptes. ....	357
XV Le cri de l'Aigle qui se meurt.....	371
XVI Les îles en détresse.....	414
La réunion en urgence.....	415
De la Sicile à la Polynésie.....	423
XVII La France et l'effondrement.....	472
XVIII Le dôme plasmique.....	496
XIX L'intervention en France.....	512
Sohan.....	513

Rami.....	516
Sohan.....	530
Pendant ce temps, au milieu d'un nulle part russe... ..	533
Lexique .....	536

*Ce n'est pas seulement à l'industrie que la perfection doit s'appliquer, elle doit embrasser aussi les mœurs et le mécanisme social, deux relations que l'ordre civilisé ne sait que dépraver. Son emploi bien restreint est seulement de poursuivre dans les trois carrières, sciences, arts, industrie, les études que les barbares ont commencées et poussées très loin. Cette tâche une fois remplie, la civilisation n'a autre chose à faire qu'à disparaître et faire place à d'autres sociétés qui perfectionneront le tout, les mœurs et la mécanique sociale tout en raffinant l'industrie et les sciences que l'État civilisé ne peut pas élever à moitié du développement dont elles sont susceptibles.*

*Charles Fourier, 1829.*

# I NTRODUCTION

Je me mets à crier dans le jardin aux mille couleurs et canaux, au pied de mon appartement:

- Moi Rami, roi du Monde ! Euh, non, roi de l'AMET<sup>1</sup>! Euh, non, roi de la révolution algérienne ! Euh, roi du Babaristan!?! Euh, non, ça n'existe toujours pas en 2048 ! Ha ha ! Moi, roi de Babar!!!.
- Tu es à peine le roi de tes chaussettes dans la maison des Hibiscus ! me crie au loin une voix.

Je m'écroule de rire par terre, puis grimpe sur le canapé, de manière indolente et me laisse aller à un état de demi-sommeil. Je me sens bien, ce n'est pas du luxe. Le printemps commence, les allergies ne sont pas encore au rendez-vous. Peut-être que cette année, elles ne viendront pas. On peut toujours rêver. Elles sont rudes, je ne les avais jamais invitées après tout. Je suis

---

<sup>1</sup> Alliance Mondiale pour l'Équilibre des Territoires



installé ce matin du mois de mai avec la nonchalance du bourgeois, sur un canapé vivant qu'on appelle "réconfort", une espèce d'aloë vera géant dont on oriente la pousse au moyen d'ultrasons. Sa surface est si douce et résistante, on dirait de la peau humaine, mais sans chaleur autre que celle que le soleil procure. Il ne contient pas de gel, ni d'épines, juste de la fibre. Je me love dessus, le corps et l'esprit mis au calme par les mélanges de coquelicot et pavot de Californie. Je suis au cœur du potager luxuriant. Littéralement, un espace en forme de cœur construit pour la détente. Nous sommes tous bourgeois ici, à la différence que nous n'avons pas besoin de beaucoup posséder pour l'être. Nous avons aménagé la physique et coopéré avec le vivant, pour recevoir ce dont nous avons besoin en partage. Et quel beau salaire que la tranquillité, avoir toujours une place et une utilité.

Le soleil frappe mon visage, m'oblige à fermer les yeux et dans le rouge que cela produit, je repense à l'ouvrage autobiographique que j'ai commencé à écrire, à mon rythme, en me laissant submerger par le passé, écrivant avec le rire ou les pleurs. À mon âge, c'est un privilège de pouvoir être encore là et témoigner d'une vie à tort et à rebond, résultat de mes choix et de ce qu'on ne peut jamais contrôler, mais qu'on peut aussi choisir de ne pas subir, produire le beau à partir de la difficulté... Un message sur la microtab vient rompre l'hypnose du moment. Sohan me fait savoir qu'elle ne pourra pas rentrer du Mozambique à temps, pour le discours qu'elle doit prononcer après-demain devant l'ONU. Elle me demande d'intervenir à sa place. Fin de la discussion. Le mauvais canular qu'elle me fait. Elle attend de moi que je ponde un truc en 48 heures ? Je lui réponds "*Oui, votre Majesté, je m'exécute*". Pas de réponse... Mes yeux écarquillés se mettent à bloquer sur la microtab, à attendre. Dix minutes ont passé, elle ne répondra pas. C'est bon pour elle, c'est acquis, pas de souci. Elle s'est barrée tranquille. Après toutes ces aventures du nouveau monde, après 25 ans, je suis toujours le geek à qui on demande

de faire ses devoirs. Après 50 ans de militantisme, d'engagement et de recherches, je dois encore me coller à des tâches ingrates. Je ne fais rien d'autre que de parler transition sociale et écologique. Qu'on me laisse apprécier le soleil, moi qui l'avais tant redouté !

En 2048, le nouveau monde est mis en place, du moins on a bien avancé. J'ai fait ma belle part, je pourrais partir terminer mes vieux jours dans une île du Pacifique, comme je l'ai toujours rêvé. Une île montagneuse, presque déserte, avec ou sans lagon. Il doit y avoir pire comme façon de mourir seul. J'enverrai tous les jours un sms à un ami ou à mon fils, pour les informer que je suis encore en vie. Quand je mourrai, on s'occupera de mon enterrement pour qu'il soit conforme à mes dernières volontés. Est-ce que Sohan m'aura refourgué ses tâches la veille ? Je l'aime beaucoup Sohan, je lui aurai vite pardonné. Une belle personne à tout point de vue. On a été là l'un pour l'autre. On est tous les deux fiers de s'être connus, d'avoir vécu ces moments historiques. Tout est devenu plus calme aujourd'hui, plus posé, je peux refiler le bébé aux nouvelles générations de l'Alliance Mondiale pour l'Équilibre des Territoires ou AMET comme on l'appelle affectueusement. C'est le nom qu'on lui a donné en 2026, lors de sa formation entre plusieurs pays. De quelques pays signataires cette année-là, nous avons fondu sur les terres sèches du monde, qui avaient perdu l'espoir de pouvoir retrouver une dignité et de survivre à l'effondrement. C'était là tout le défi qui nous attendait.

On n'a pas rançonné, il n'y avait pas le choix. L'Occident s'est effondré. Il ne reste que quelques pays dont les structures ne tiennent qu'à un fil et qui vivent en autarcie. C'est qui qui se moquait de Cuba, on fait moins les malins hein ? Ce sont eux les bad boys du monde aujourd'hui. Ils vivent en banlieue de la planète, se comportant mal, cherchant toujours à chaparder un bateau qui passe à proximité de leurs eaux territoriales et continuent à polluer comme des cheminées malades. Retour de manivelle, d'avoir passé tant de temps à se moquer des pauvres.

Bon, à part la Russie et la Chine, ils ne pèsent plus lourd dorénavant, mais ça reste gênant. Chez eux, dans leurs médias, la même fixette obsessionnelle tourne encore en boucle: la peur de l'islam, la peur sanitaire, la peur, la peur. Il n'y a pourtant plus de migrants, il n'y a même plus rien! Que des débris. Qui voudrait venir dans ces pays délabrés et gris? Maintenant qu'ils ne foutent plus le bordel sur la planète, chacun peut rester chez soi et profiter de ce qu'il aime avec son entourage, ancré sur les terres qu'il affectionne et qui les ont portées. Plus d'adieux déchirants pour fuir la pauvreté et la guerre. Plus besoin de se justifier auprès de ces bourreaux déchus. Plus personne ne va chez eux, à part quelques amoureux des voyages ou des commerçants de l'extrême qui osent s'y aventurer. Ils sont tranquilles maintenant dans leur consanguinité de corps et d'esprit, nageant dans leurs déchets. Personne ne les a fait disparaître. Personne n'aurait pu mieux qu'eux se vautrer dans cet auto-sabotage, la fleur au fusil.

Et Sohan, quelle galère. Pourquoi tu continues d'aller à l'ONU, ce placard obsolète dont nous n'avons plus besoin? Ce pantin des ex-USA, aujourd'hui désarticulé. Elle a un côté vintage très prononcé. Elle garde chez elle des vieux objets sans les réparer. Une radio inaudible du début du XXe siècle, des chaussettes électriques datant des années 2010. Ça doit être ça l'explication de sa présence au machin. L'AMET<sup>2</sup> a réussi son pari. On a autre chose à faire que de côtoyer les restes de l'Occident pour leur faire croire qu'ils ont encore une quelconque importance. Si encore ils avaient décidé de s'amender pour participer au renouveau. Bon, je m'y mets sinon je vais encore avoir droit au chantage émotionnel et on va se faire la gueule au moins une semaine. Juste avant de partir, elle me lance: *"Tu ne m'aides que pour les trucs qui te font plaisir... Tu te colles jamais aux tâches ingrates"*. Je plains son mari. Allez, je vais commencer. Même si c'est nul, peu importe.

---

<sup>2</sup> Alliance Mondiale pour l'Équilibre des Territoires

Je pourrais aussi le faire en langue des signes, ça aurait autant d'effet. Ben oui, je ne la connais pas, mais personne ne va remarquer. Tout le monde dort à l'ONU machin. La Chine et la Russie s'échangent de temps en temps des petits cadeaux en pleine session, parfois leurs plats respectifs. Une fondue chinoise contre un Koulech. Parfois, l'Inde s'incrute avec un Tandoori. Elle est belle, l'ONU inventée pour que les riches blancs dominant le monde.

*Bonjour, chers membres de l'ONU, vous attendiez Madame Sohan Idrissi et vous n'avez que moi. Ne vous dérangez pas de votre sieste pour moi, je ne fais que passer avec un discours. Ce ne sera pas long, mais certainement douloureux. C'est pas comme si vous ne m'aviez jamais entendu. Vous rappelez-vous ce discours de Décembre 2028 où je vous exhortai à nous rejoindre et abandonner vos postures rigides pour vous sauver de l'insauvable système libéral? Certains d'entre vous l'ont fait et ont repris leurs billes, d'autres ont plongé et fait plonger leurs peuples, les entraînant dans le chaos. Je vois que certains d'entre vous sont toujours là, assis au même endroit. L'effondrement n'a pas affecté vos privilèges personnels. Quelle surprise pour le changement! Vous vous souvenez, ce jour-là je vous avais parlé du Territoire Exemple, cette méthode organisationnelle qui apportait la solution au désordre économique que vous aviez imposé à la planète. J'aurais dû plutôt dénoncer le blabla qui vous caractérise. Mais à l'époque, il fallait prendre des gants pour ne pas énerver le géant américain.*

*Et pourtant, perdre du temps, rendre important ce qui ne l'était pas, était devenu chez vous un art, peaufiné à outrance. Là où l'urgence devait occuper tout l'espace de la conscience, il ne restait plus que vide et sujets dérivatifs jusqu'à votre chute rapide, toujours plus rapide qu'attendue, toujours plus amorphe que*

constatée. Votre collapse était inscrit dans vos fondements, il y a bien longtemps. Au XIXe siècle, déjà, certains l'avaient prédit, par l'analyse de votre modèle, votre absence de vision à long terme et votre autisme concernant la dépendance de votre système à la nature que vous alliez finir par épuiser. Élisée Reclus avait écrit "une harmonie secrète s'établit entre la Terre et les peuples qu'elle nourrit, et quand les sociétés imprudentes se permettent de porter la main sur ce qui fait la beauté de leur domaine, elles finissent toujours par s'en repentir". Charles Fourier donna une dimension descriptive des pratiques productives dans ce qu'elles pouvaient modifier, les sols, le climat, puis au XXe siècle, l'incontournable loi de l'entropie de Georgescu-Roegen va se servir de la physique pour fonder l'analyse des processus de production et poser les limites à l'exploitation. Mais vous avez été sourds. Condamnés par votre emballement et votre rapport au monde vicié. L'essence du progrès avait été dénaturée et prise en otage par les plus fortunés, au détriment du peuple et des pays asservis. La lutte des classes a été éclipsée par la lutte pour un meilleur profit. Les critiques d'alors, qui mettaient déjà en lumière cette supercherie, n'avaient pas pu affaiblir cette conquête de l'argent sur la raison. Celles qui vinrent après n'ont pas plus été écoutées. Elles étaient un bruit de fond, à peine dérangeant, dans l'enregistrement de votre récit unique et insipide, qui continua, au milieu du chaos. Un jour, il fut trop tard pour produire le changement dont vous aviez été incapables, par manque de souplesse, d'adaptation et une trop grande prétention. Vous n'aviez plus rien à apporter au monde et rien de tel que la physique pour vous rappeler vos limites, la fin de toute chose. Peu importe que tous ces rappels n'aient pas été entendus. La fin vous a touché par la finitude du monde, les lois de la nature.

Bon, pas mal comme début, mais il va falloir arranger un peu tout ça, pour donner plus de chaleur. Enfin, c'est même carrément incendiaire, mets-y plus de douceur. C'est pas grave, c'est L'ONU. Sohan, tu pensais vraiment que j'avais que ça à faire, parler devant les croûtons de l'Ancien Monde? En plus, tu sais faire tout ça mieux que moi maintenant. À 73 ans, tu penses que je pourrais être tranquille et me poser pour écrire ce que je veux? Nan, il va encore falloir que je parle de Territoire Exemple, d'écroulement de l'Occident, etc. Bon, allez, qu'est-ce qu'on va dire à la suite?

*Georgescu-Roegen avait découvert le principe de la déperdition inéluctable de l'énergie et l'usure de la matière. Il n'avait pas mentionné celle de la parole et de l'agitation sans but. Il est de ces énergies non-matérielles qui se sont tant perdues, des agitations sans fin, des mots qui ne servaient à rien, portés à leur apogée et célébrés. Plus c'était inutile, plus c'était futile, moins ça dérangeait le mouvement de l'éventail insipide de la pensée, plus ça recevait chez vous un accueil chaleureux, une célébration, une confirmation que tout était dans le bon sens. Plus cette énergie se perdait, plus se vidait la noosphère de sa substance.*

*Le grand remplacement, par exemple, vous l'avez aimée cette théorie sortie de nulle part, sans rien pour l'étayer, sans preuve, sans fondement, sans qu'il n'y ait des acteurs identifiables, ou une quelconque trace d'organisation, des documents manifestant un projet, une stratégie. Elle était comme les autres que vous aviez portées ou sciemment laissés courir. Vous avez aimé ces chimères qui avaient tant servi le pouvoir néo-aristocrate. Elles n'étaient jamais usées. À croire que vous possédiez de naturelles prédispositions à écouter et donner de l'importance aux absurdités. Vous n'aviez au fond rien retenu de la science que vos savants avaient approfondie, elle qui fournissait un moyen de*

*mieux comprendre, avec méthode et de donner un cadre reconnaissable à la raison, tout en laissant sa chance à toute explication d'exister par une démonstration, des expérimentations reproductibles, des enquêtes, de la collecte de données. Et ce qui rendait toute approche scientifique, c'était que la méthode était visible, divulguée, accessible à tous pour pouvoir la remettre en question. Non, vous avez plutôt privilégié la dispersion de la pensée, sans maîtrise. Vous avez choisi des marionnettes comme paravent scientifique sans jamais comprendre l'intérêt de la méthode. Vous ne l'avez jamais légitimée comme méthode officielle. Imaginez tout un peuple qui se mette à raisonner avec intégrité et pertinence, parce que vous lui auriez montré la voie et que vous auriez encouragé son apprentissage au plus grand nombre! Vous vous êtes contentés de surfer sur l'ignorance, vous drapant de l'aura de la science, juste pour servir vos desseins malveillants.*

*Avec un cœur noble dopé au sens du bien commun, du progrès pour tous, vous auriez peut-être fait des choix que les aristocrates n'auraient pas aimés. Vous auriez peut-être fait avancer le progrès, pour changer profondément la condition humaine de manière équitable. Vous auriez compris les choix qui avaient été faits pour nous et vous les auriez empêchés, s'ils avaient été nuisibles. Vous auriez peut-être participé à la grande marche d'un monde meilleur. Le sens de l'évolution humaine. Non, vous et vos peuples n'en ont rien fait, ils n'ont pas su. Vous les avez maintenus dans l'ignorance, vous n'en saviez pas plus en réalité. Mais même ignorants, vous aviez compris que pour prospérer, il fallait encourager l'ignorance, ne pas remettre en question, obéir. Vous avez flatté leur orgueil et leur avez fait croire en leur supériorité. Ça leur a suffi. Quel gâchis d'avoir donné une si belle*



*nourriture à ceux-là. Une science sans progrès véritable, une science pour les riches et pour le déséquilibre.*

Tu vas les perdre avec Georgescu-Roegen. Ils vont rien comprendre. Tu continues fort là non? On avait pas dit plus de douceur? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous faire aujourd'hui... Nous envoyer l'arme nucléaire? Non, ça, ils ont déjà essayé et ça n'a pas marché. Tellement aveuglés par leur ignorance à confondre notre statut de dominé et capacité à réfléchir; ou encore à présumer que nos cultures et religions nous rendaient bêtes, au point de ne pas pouvoir nous affranchir de leur tutelle et faire basculer le monde. Ils n'ont pas imaginé ce qui allait leur arriver. Ils n'avaient pas imaginé que la solution viendrait de leurs dominés. Bon, arrête avec tes tirades dramatiques, réserve-les pour le discours. Reprenons.

*Nous avons été soulagés que votre chute n'ait pas été la fin du monde connu. Elle était même attendue, souhaitable, pour que la planète se mette à nouveau à respirer, pour que les peuples soient retirés du poids très lourd maintenu sur leurs cous et leurs poitrines. Eux, qui étouffaient, s'asphyxiaient même. Ils en avaient marre de tomber comme des mouches pour amuser les affreux, avachis devant leurs écrans, pour leur plaisir, pour qu'ils se comparent sans cesse aux sauvages et s'imaginent avoir eu de grands mérites. Ces monstres narcissiques et nonchalants qu'on appelait tantôt le peuple, tantôt la civilisation occidentale, se prêtant volontiers à la confusion, pensaient ne devoir leur richesse qu'à leur mérite, alors qu'ils la devaient à quelques escrocs bien situés, assis à des postes de structures stratégiques qui ne pouvaient que favoriser l'Occident, faire perdurer leur vampirisation. Ils buvaient du sang, celui de l'humanité, des enfants, pour quelques petites gloires, dans l'indifférence quasi-totale. Leur réussite, ils la devaient aussi à des professionnels de*



*la guerre qui entretenaient le chaos partout, sauf en Occident. Alors, ils ont pensé avoir réussi la paix et ils s'en sont vantés sans jamais s'épuiser, tout en laissant crever le reste de la planète. Ils ne pouvaient imaginer les criminels par procuration qu'ils étaient. Et pourtant parfois, dans leurs médias, des philosophes, des économistes, des militants, des journalistes venaient le leur rappeler. Ils avaient même des guignols pour traduire au peuple, avec des marionnettes, les mécanismes de l'injustice. Ils en parlaient un jour, puis oubliaient aussitôt.*

*Ils avaient été tellement bercés par le discours glorificateur, eux qui se moquaient des régimes non démocratiques. Eux qui se pensaient si différents, si avancés, soutenaient les plus vulgaires des bandits. Ils étaient endoctrinés, sans même se rendre compte à quel point. Ils étaient des meurtriers par procuration et se croyaient du bon côté de la force. On leur a dit que le salut se trouvait là, ils n'ont pas cherché plus loin. Même le sang des autres n'avait pas de valeur suffisamment crédible, pour qu'ils se remettent en question. Hitler n'avait pu arriver qu'en Occident, précisément parce qu'on leur assénait sans cesse qu'ils étaient supérieurs. Ils étaient gonflés ridiculement à cette idée, alors ils ne voyaient le monde que par cette idée, les sauvages et eux. Peu importe qu'on leur montre qu'ils avaient été les sauvages du monde pendant une grande partie de l'histoire connue. Peu importe que ceux qu'ils traitaient de sauvages avaient été le phare du progrès pendant si longtemps. Ils étaient ridicules et se permettaient tout. Ils osaient tout et faisaient des théories les plus fumeuses, les plus vraisemblables des vérités. Le monde était à eux, la parole était à eux, la pensée était à eux. Ils ont possédé le monde comme on possède des animaux de compagnie. Mais attention, pas cette bienséance animale, avec ce respect*

*complice, mais dans ce qu'il y avait de plus insultant pour l'animal. Et ils n'avaient pas perdu ce réflexe, ce besoin d'humilier. Il fallait corriger ces sauvages, ceux qui avaient l'immense chance de vivre chez eux et ceux d'ailleurs. Les sauvages ne devaient pas contester leur sort, au risque de voir s'énervier les irritables Occidentaux. Et ceux-ci nous précipitaient vers la fatalité de toute leur ignominie, de la plus ample des incongruités, de la plus stupide des postures, de la plus crasse des façons de faire. Ils avaient cultivé l'art du plus sale, du plus puant, mais ils avaient réussi à en faire des standards d'esthétique et de ce qu'ils appelaient sans gêne l'éthique. Palabrant sur l'ethos et l'ontos, comme si dans toute leur rudesse, leur mépris, leurs savoirs cloisonnés, ils avaient compris quelque chose au monde.*

Oui, ça défoule, même si je ne sais pas trop où je veux en venir. C'est une autre manière de dire ce qui leur a été dit bien des fois. On va dire que c'est la dernière fois. Après ça, je ne parle plus jamais d'Occident, que de pensées négatives et inutiles dont je n'ai plus besoin à mon âge. Ah! Encore un message, voyons voir. Et oui, pardi, pas folle la guêpe, elle a pas oublié de me prendre un billet pour Montréal. Et oui, l'ONU machin avait déménagé là-bas suite à la mise sous tutelle des USA. Tu croirais qu'ils auraient choisi un pays non occidental? Ne changez rien surtout, vous êtes trop forts. Un autre voyage fatigant et ça fait si longtemps que je n'ai pas pris l'avion. Focus, continue ce discours à l'arrache. Il faut tenir au moins 25 minutes, comme un oral blanc de Français ou un temps d'attente COVID, au-dehors d'une pharmacie en plein hiver. Ah oui, la pandémie des fous. Je vais en parler.

*Et pendant le virus, tous s'étaient mis à souffler un peu mieux, les animaux, les plantes, les pays pauvres. Une vraie bouffée d'oxygène pour le reste de la planète ce confinement. On avait alors compris que si l'Occident se mettait en pause, c'est la*

*planète qui respirerait. S'ils se la fermaient, alors le reste du monde pouvait se mettre à parler. S'ils arrêtaient de prendre des décisions, alors les autres en prendraient certainement de meilleures. Nous avons vu leur enfermement comme une libération et aujourd'hui, une bénédiction qu'ils ne décident plus rien pour la planète. Si nous avons réussi, c'est par conviction qu'il fallait prendre le contre-pied de toutes ces fameuses bonnes idées que vous pensiez avoir et qu'il fallait aller à l'inverse. Quand Pékin s'est arrêtée de cracher du noir, pour laisser apparaître le ciel, c'était la machinerie de l'Occident qu'on voyait s'arrêter. Vous aviez fait de la Chine un épouvantail, un repoussoir de ce que vous disiez qu'il ne fallait pas faire. Alors que la Chine n'était qu'un pâle exécutant parfois terrifiant comme vous, de votre système vanté comme le meilleur. Les Chinois voulaient retrouver le pouvoir et avaient compris qu'il fallait en passer par là. Singer votre absurdité pour retrouver une place digne. Devenir l'usine de l'Occident et espérer s'en sortir. Tout un programme.*

Doucement, avec la Chine, j'entends déjà leur représentant nous dire, entre deux échanges de cartes, "n'oubliez pas que nous sommes encore là. Nous sommes la deuxième puissance mondiale..." Oui, mais si éloignés, aux confins de notre univers, vous êtes aujourd'hui le Pluton de notre système planétaire. Vous n'avez rien su produire comme autre modèle de nouveau monde. Le vôtre, celui d'asservir des humains pour satisfaire d'asthmatiques pouvoirs, était tellement ancien. Ok, je vais pas leur dire ça. Nos relations sont aussi tendues qu'une peau de chèvre sur une darbouka à la céramique fragile. Elles n'attendent que d'exploser. L'ancien et le nouveau sont arrivés au plus haut point de tension. Un seul d'entre nous restera. Doucement, doucement, redescends Rami. Tu te prends pour Condoleezza Rice juste avant la deuxième Guerre du Golfe. Cherche la paix, c'est ce qui a marché pendant 13 ans. Nous

devons encore patienter et les laisser faire un temps. Défourle-toi par les mots sur les effondrés, pas sur ceux qui ont encore les moyens de faire brûler le torchon. Je continue:

*Vous avez animé un cirque de psychopathes pendant plus de 200 ans. Ce que vous vouliez que vos peuples disent, ils le disaient. Vous avez fait passer les victimes pour des geignards, des profiteurs et ils vous ont imité. Ils ont laissé agoniser les dominés en ayant bonne conscience, puisqu'ils ne voyaient que plaintes et pas la souffrance, dans ce monde où ils étaient les gentils. Combien de massacres, catastrophes et désastres que vous avez perpétrés, ont-ils cautionné? Qui pouvait croire que ce brouhaha permanent de votre société était une marque de progrès? Qu'il fallait avant tout privilégier le débat plutôt que l'action, la construction et l'amélioration? Que d'entendre les ânes braire ne pouvait qu'en sortir un mieux? Vous leur aviez fait croire à un plaisir sans fond dont vous avez vidé le sens, autre que le profit. Ils finirent par perdre tout sens des limites, du bien-fondé, de l'équilibre et ignorer la satisfaction de l'accomplissement. Ils avaient ignoré, puis oublié ce qu'est le progrès juste. Nous l'avions patiemment sauvegardé, comme une lumière dans une petite lanterne, pour le jour où épuisés de votre iniquité, vous seriez cueillis par l'implacable antagonisme que vous aviez créé avec le monde qui vous entoure.*

*Et dans ce concert inaudible, nous entendions, en bruit de fond, des voix dissonantes, qui s'estompaient puis revenaient périodiquement. Mais à la fin, assourdis par cette cacophonie, on ne pouvait plus distinguer ceux qui agissaient et pensaient un véritable autrement. Leurs gouvernants n'avaient éduqué leurs masses que pour en faire de bons petits employés ou soldats. Tous ensemble, ils n'y comprenaient rien, alors ils se permettaient de*

*dire tout et n'importe quoi. Ils se croyaient intelligents et le criaient tout haut. Puis à l'ère du selfie et du réseau social, on a lâché leur parole dans la nature, comme on lâcherait une nuée de criquets dans des zones fragiles de culture, celles à qui la pluie ne promet pas une tombée régulière. On avait libéré la parole des idiots et portée au plus haut. Ils se sentaient obligés de tout commenter, de s'ériger en juge. Et le sens du monde pour eux se mit à s'effacer, alors qu'autour d'eux, leur univers était en train de s'écrouler.*

*Ô vous, pays déchus de l'Occident, je vous invite une fois de plus à vous rallier à notre cause. J'exhorte ceux, qui chargés de pouvoir, prospèrent sur la misère de leur peuple, à abandonner leur modèle. Apprenez avec nous à gérer vos ressources. Profitez des 22 ans d'efforts titanesques que nous avons déployés pour un monde d'équilibre et nous ne vous demanderons en outre rien en échange, si ce n'est de perdre votre souveraineté pour celle des peuples locaux, organisés au sein de notre fédération mondiale. Même mis en minorité, vous représentez encore un danger pour vous-même et pour les autres. Aurez-vous le courage de collaborer avec les sauvages pour retrouver humanité et rencontrer un progrès qui a du sens?*

Quelque chose me gratte le bas du dos vers les poignées d'amour. Une petite bête me chatouille. Pas grave, j'ai la dernière phrase, je la termine. "Aaah, c'est quoi, c'est quoi? Oh pauvre, un lézard!" Je continue à crier et je cours vers le patio, Imad vient de rentrer dans la maison. Il se met à sauter dans tous les sens pour attraper la bête, le dragon de komodo!

- C'est un gecko, c'est tout joli.
- C'est joli quand c'est pas sur moi! Remets-le sur le mur.

Je retourne vers le "réconfort". Où est ma feuille? Je regarde dessous le meuble vivant et tout autour. Oh, pauvre, elle est tombée dans la mare aux nénuphars. Une salamandre est en train de flotter dessus. Non !!! Il va falloir tout recommencer. C'était déjà assez atroce. La mélodie de Ghanan Ghanan, du film phare de ma jeunesse, Lagaan<sup>3</sup>, se fait entendre. C'est la sonnerie de ma microtab. Ça se déchaîne, qu'est-ce qui se passe ?

- Oui allo, quoi ????
- Tonton ? Tu m'entends ?

J'ai du mal à entendre, il y a des grésillements importants, un son lointain et hachuré. Je comprends alors qu'on m'appelle de France. La voix est faiblarde et difficilement audible, mais je finis par reconnaître ma nièce, car elle a la manière de parler de sa mère. Je n'ai pas entendu sa voix depuis des années. *"Urénie, c'est toi? Tu vas bien? Rien de grave?"* Je redescends d'un ton. Mon cœur s'agite puis se calme. Ma nièce que je n'ai pas vue depuis si longtemps, je suis tout attendri et tout ouïe.

- Oui, je t'appelle, car je suis au pied du mur.
- Redescends-les et dis-moi qu'est-ce qui t'arrive?
- Je suis atteinte d'un cancer des poumons et je ne peux pas être soignée ici, car nous n'avons plus d'hôpital digne de ce nom et encore moins des traitements pour le cancer.

Mauvais moment pour l'humour. Sa voix rauque est difficilement audible. Il ne faut rien rater pour coller à l'urgence.

- Quelle terrible nouvelle. Ton père est au courant? Tu as besoin de quoi, dis-moi?
- Papa ne le sait pas et c'est moi qui dois continuer à m'occuper de lui. Heureusement que Naïa me donne un coup de main de temps en temps. J'ai entendu dire qu'il

---

<sup>3</sup> Film de Bollywood chanté par A.R Rahman

y a un traitement chez toi, qui produit des résultats surprenants en moins de trois mois.

- OK, je vais me renseigner. Comment tu comptes le récupérer, la poste chez vous, c'est plus vraiment fiable, non ? Tu es toujours avec Raphaël ?
- Je ne sais pas, je suis perdue. Raphaël est parti travailler en Allemagne depuis quatre mois. Les communications sont difficiles, les voyages risqués. Les conditions de vie sont terribles. Je n'en peux plus de ce monde.

Elle s'effondre en larmes.

- Urénie ne t'inquiète pas, je suis là pour toi. Tu es la fille de mon frère, tu es comme ma fille. Je viens te voir.
- Tonton, attends, ne viens pas ! La France est devenue très dangereuse. Nous ne sortons jamais de Briançon où on vit dans un quartier un peu privilégié et protégé par ce qu'il reste de police. Tu es trop vieux pour ça.
- Ne t'inquiète pas, j'en vu d'autres. Trop vieux ha ha, c'est le genre de truc qui aurait fait bondir ta mamé.
- Oui, enfin, tu m'as compris. Ne viens pas, c'est dangereux.
- Trop tard, ça fait depuis trois phrases que je ne t'écoute plus. Je m'arrête chez ta sœur en Catalogne si tu ne veux pas me donner ton adresse, puis je t'envoie un message et je débarque. Pas le choix.
- Tonton....
- Je t'embrasse ma nièce et tiens le coup surtout!

Malgré les 17 ans qui nous avaient séparés, l'attachement à mes nièces restait important. Elles étaient comme mes filles. Parfois victimes collatérales des relations toxiques que nous avions eues, leur père et moi, elles montraient surtout de l'attachement à leur père, ce qui est logique. Leur besoin de lui plaire, de s'assurer de son affection, était omniprésent et lui aimait qu'on lui voue un culte narcissique qui les laissait toujours dans la frustration. Pas facile de prendre une décision dans l'urgence. Je dois faire le déplacement malgré les risques,

je ne sais pas quelle est la gravité de sa condition. Le voyage aurait été trop fatigant et risqué dans son état. Son mari étant aux abonnés absents et de nature plutôt changeante, je ne suis pas sûr qu'il ait bien compris la situation avant de partir. Mais avaient-ils le choix, travailler ou mourir, c'était la réalité de l'Occident post-moderne. J'alerte mon amie Myriam, du Centre de Recherches de Babar, qui travaille avec l'institut de cancérologie de la ville, puis je passe un coup de fil à Sohan pour la prévenir de mon départ.

- Mais tu es fou à ton âge? Tu sais dans quel état se trouve la France? Tu en es parti il y a si longtemps, sans même te retourner, et je crois que tu as du mal à te rendre compte. Rappelle ta nièce et demande-lui de faire le voyage vers ici.
- Tu penses que je ne me suis pas fait cette réflexion à moi-même? Je suis un grand enfant ou quoi?
- Mais peut-être que tu deviens sénile. Ne bouge pas, je prends le premier train pour te rejoindre.
- Depuis Maputo? Le Mozambique Mais enfin t'emmène pas comme ça, je vais faire juste un aller-retour. De toute façon, c'est trop tard, je me suis déjà engagé. Et avec tout ce qu'on a vécu, tu crois que la France me fait peur?
- Je rentre.

Elle raccrocha et ne voulut rien entendre. Pour ma part, je m'en vais dans trois heures, quoi qu'il arrive. La pharmacie de l'hôpital de Babar m'envoie le traitement par un coursier. En une heure, je suis au port d'Oran et j'embarque. Elle ne sera jamais là à temps pour m'empêcher de partir. Je lui envoie un dernier message, j'espère qu'elle va comprendre. Elle est tellement irrationnelle parfois. La vie nous avait séparés quelquefois dans les moments où nous en avions respectivement besoin. Aujourd'hui, on essayait de ne plus rater les occasions de grands gestes qui se présentent à nous.



# I UN VOYAGE RISQUÉ

Allez zou! Le Métro Local de Babar m’emmène à la gare pour un train rapide direction Oran. Les trains fédéraux dépassaient les 500 km/h. Personne avant ne pouvait imaginer ce qu’il était possible de faire, une fois débarrassé du profit. Tout ce qui était nécessaire avait été construit, sans tourner autour du pot, sans avoir à convaincre des investisseurs, sans avoir à plaider devant des comptables, exposer nos fragilités et se voir opposer des refus, puisqu’ils ne se finançaient qu’entre coquins. Dans un cas comme aujourd’hui, on peut dire qu’on se rend compte de la chance qu’on a. Une vraie chance, ce progrès pour l’humanité et la planète, pas une chance qui pue et qui veut juste qu’on prête allégeance à quelques blaireaux, pour s’obliger à leur dire que leur civilisation est trop bien. Pas de chichi.

Oran apparaît au fond de ses marais, surmontée du fort de Santa Cruz et sa pinède, encerclée par la nouvelle chênaie. On sort du hub par des plateformes tournantes et aménagées. On peut choisir d'être transbordé directement dans le Métro Local pour se rendre au port, ou de sortir et faire le trajet à pied, à vélo, à trottinette. J'apprécie ces arrangements, les voyages peuvent être si fatigants. Les passagers ne sont plus du bétail circulant, l'ergonomie, les transitions, tout a été repensé. Oran s'est métamorphosée, reverdie, fleurie et raccrochée à ses reliefs environnants comme à la mer, par des corridors de nature et de constructions mauresques qui ont remplacé les immeubles et les constructions tape-à-l'œil, hérissées des dernières orientations du gouvernement algérien, juste avant que la révolution ne rende à cette ville sa liberté d'être, sans avoir besoin de se définir. C'est pour ça que ses habitants ont choisi de garder tous les symboles qui font sa spécificité.

Les constructions haussmanniennes et l'architecture multitemporelle, arabe, espagnole, ottomane, sont devenues des îles anthropiques au milieu de la nature qui s'écoule dans les ruelles, donnant ombre et protection l'été, perdant leurs feuilles à l'automne pour laisser à nouveau entrer le soleil. Ils ont reconnecté la ville à la mer, elle qui s'en était longtemps protégée, rouvrant les oueds côtiers qu'ils avaient bouchés et qui avaient inondé maintes fois la ville lors des crues méditerranéennes d'automne. L'envol des oiseaux des marais se met à rejoindre la danse de ceux des coulées vertes. Les lauriers ne sont plus taillés en carré, on les a eux aussi relâchés. Ils alternent avec les palmiers, lauriers roses, pins maritimes, chênes verts, grenadiers, orangers, figuiers et autres fruitiers. Quelle harmonie, quelle abondance. Il ne manque plus que le bleu du ciel. Ça fait 47 ans que je n'ai pas mis les pieds à Oran et je n'ai jamais eu la chance de la voir autrement que sous les nuages ou sous la pluie. Ce passage à Oran et ses nuages, est-il symbolique? Que présage ce voyage?

J'avais été invité dans la capitale de l'Ouest algérien en 2001 par un ami et c'était la première fois que je découvrais ce pays. À cette époque, j'étais vu comme un Français, malgré mon type physique particulier, un Méditerranéen indéfinissable, au teint bien plus prononcé que les gens du coin qui m'ont toujours apparu bien blancs. La langue et les attitudes me trahissaient alors. La femme assise en face de moi a suivi le même trajet que moi depuis Babar. Elle montre un visage impassible qui me rappelle le fatalisme de l'Ancien Monde, ces airs blasés de gens qui rentraient du boulot et rendaient caduc tout effort d'embellir les transports en commun. Tout était plongé dans le gris par cette ambiance. Cette "résistante" était forcément une anomalie. Avec tout ce vert autour de nous, ces animaux et ces oiseaux, plus personne ne semble triste, les regards sont éclairés, les gestes doux, les échanges bienveillants.

Il a fallu qu'on se la retaille cette humanité à la hauteur de nos rêves et avec tous les outils qui faisaient autrement rire, qualifiés de new age, bobo écolo, baba cool et on en a inventé d'autres sur chacun des territoires autogérés, qui a cultivé son projet de gestion locale avec sa culture locale. Je la regarde dans les yeux de temps en temps pour faire jaillir la chaleur humaine, rien n'y fait. Arrivés au port, elle se dirige finalement vers l'avenue principale et moi paré pour l'embarquement. Le front de mer, dorénavant libéré des voitures, est agité des interactions avec la Grande Bleue. Des petits bateaux pratiquent le cabotage pour transporter voyageurs et marchandises tout le long de la côte. À l'ouest vers l'Atlantique, à l'est vers la Tunisie. Ils arborent des lignes longitudinales d'ocres chatoyants. Certains ont la physionomie des navires de l'époque corsaire, d'autres des navires phéniciens ou des boutres de l'Océan Indien. La diversité, l'envie s'étalent aussi sur les eaux, celles des mouvements économiques et celles des loisirs maritimes et côtiers.

L'ancienne avenue qui longe le port a été donnée aux piétons et au milieu, une longue ligne de pins maritimes gigantesques souligne dorénavant le littoral. Je me fais bousculer par une vieille dame et mon étui à lunettes tombe par terre. Je lève la tête, pour être encore plus surpris. Même si je n'ai pas vraiment le temps de regarder, il me reste seulement 25 minutes avant l'embarquement, j'aperçois en hauteur, traversant les arbres, une allée en bois se perdant dans l'immensité de l'avenue. Si en dessous l'agitation est constante, dans les airs, elle est frénétique. Des adultes, des enfants et surtout de petites maisons éclairées par des miroirs et des lucarnes, émettent des sons tous différents, de la musique aux chants religieux et ceux d'engins volants. J'aurais aimé pouvoir assister de nuit à ce spectacle qu'on imagine permanent. D'autres allées s'enfoncent dans les coulées vertes et au plus loin qu'on puisse voir, l'ambiance ne semble pas s'éteindre. Oran est une ville réputée pour être festive, elle n'avait jamais été berbère, phénicienne, romaine, arabe, espagnole ou turque. Elle est juste un arrangement de tout ça auquel s'est greffé un empattement colonial. La musique arabo-andalouse elle-même, a préféré s'exiler à Tlemcen plus au sud, laissant simplement des traces dans le kaléidoscope culturel.

J'avais autrefois été surpris de l'étrange ballet que se faisaient femmes et hommes dans le défilé des rues de la ville. Celles à l'habit traditionnel, chaloupées dans une longue robe noire ondulante qui défiait la volupté des mini-jupes ou tout autre habit à l'Occidentale. Les femmes voilées, dont le regard et les appels, venaient troubler les représentations traditionnelles. En face, des hommes vêtus de tout ce qu'il y a de plus occidental, imposaient la drague de manière bruyante dans les rues de la cité, sur fond de raï, avec autant de variations qu'il y avait de quartiers. Toutes sortes d'autres types de gens se mêlaient à une ambiance qui ne plaisait pas à Camus, resté hermétique à la complexité de la ville. La musique avait évolué depuis, très éclectique, plus douce globalement, plus arabo-andalouse, plus berbère, apaisée comme le reste; la drague s'était faite plus subtile, les regards plus empreints de respect et de simplicité.

Ça y est, c'est le moment d'embarquer. Je sors ma carte à biosignature, je rentre. Je commence maintenant ce long périple pour me rendre à Briançon. Le bateau solaire et éolien qui me fait traverser 300 km de Méditerranée, pour me mener à Barcelone, est un bijou technologique, symbole du Nouveau Monde, un parmi tant d'autres. Il intègre les dernières innovations énergétiques de notre époque, entre l'électrolyse de l'eau et la fusion nucléaire. Une coque en bambou renforcé, à la pointe du design aérodynamique, est surmontée d'une cinquantaine de voiles éoliennes à axe vertical avec capteurs de vents. Le bateau, qui a la forme d'un catamaran géant, peut se mouvoir à une vitesse exceptionnelle de 400 km/h en vitesse de pointe, qu'il n'utilise qu'en cas d'urgence pour ne pas perturber la vie marine.

Sohan avait raison, je viens d'un autre monde aujourd'hui. Je vais retrouver la France que j'avais laissée il y a 22 ans, un peu par dépit, mais surtout par dégoût, de ce qu'elle devenait alors, le dégoût d'un monde constamment à côté de la plaque et cette haine quotidienne que je subissais. Je ressens une forte inquiétude. Le pays est devenu l'un des plus pauvres de la planète et avec beaucoup d'insécurité. C'est comme si j'avais choisi en 2021 d'aller faire un tour en Afghanistan. Je dois me forcer à mettre tout ça de côté et faire comme en 1999, en Inde ou deux ans plus tard en Algérie. Pas d'a-priori, tu n'écoutes pas les autres, tu te fonds tranquille dans le paysage. Oui, mais quand même! Je me demande comment faisaient ces migrants quand ils venaient en France. N'étaient-ils pas terrifiés? Ne savaient-ils pas que cette nation avait tué des innocents par millions, colonisé la moitié de la planète et qu'elle rejetait les pauvres venus d'ailleurs sans aucune conscience, si ce n'est de couverture? Et maintenant, ils sont plongés dans le noir, suspendus entre le Moyen Âge et un puzzle aux pièces rapportées du monde qu'ils avaient vu s'écrouler. J'appréhende un peu, c'est logique.

Autre chose me préoccupe. La perspective de retrouver mes nièces que je n'avais pas vues depuis si longtemps m'attire dans une régression psychologique. Mon Moi ancien et ses problématiques du passé font à nouveau surface. Heureusement, il y a cette beauté de l'architecture et le confort de ce navire qui me distraient. J'aime contempler ce nouveau monde dont j'avais été l'architecte global avec Sohan, ma compagne d'utopie. Autour du bateau, des ouvertures latérales permettent de diminuer la prise de l'engin au vent, d'autres ouvertures plus petites produisent une musique aérienne dont les symphonies sont programmées. L'habitable est surmonté d'un dôme aplati où se trouve l'équipage. Le Capitaine passe à côté de moi, il ne me reconnaît pas. Tant mieux, je n'ai pas le temps pour les courtoisies officielles. Je dois rester concentré pour réfléchir à mon approche dans la nouvelle France, à ma manière de parler, de me tenir, pour ne pas me faire repérer. Une personnalité de l'AMET<sup>4</sup>, c'est risqué de l'autre côté de la mer. Ma spacieuse cabine se prête gracieusement à la réflexion et à la quiétude. J'aime prendre connaissance des lieux où je vais pouvoir occuper mon temps d'ermite.

J'essaie tout, peut-être vais-je me décider avant que le bateau n'arrive à bon port. Je grimpe sur l'espalier en bois, plein de cordes, de bâtons en plastique et de mini-balançoires pour s'étirer à souhait. Derrière le matériel, un écran tactile me propose différentes manières d'utiliser l'équipement par fonction recherchée, comme le mal de dos, la digestion, le sommeil. Je peux choisir l'éclairage, la musique et des fumigènes en option. J'opte pour une ambiance vert-jungle, qui j'espère me suivra jusqu'à la chambre à coucher, pour m'aider dans mon sommeil. Juste à côté, une pieuvre à quatre bras propose des exercices respiratoires. Je m'empare de l'un des tuyaux en latex naturel pour souffler dedans. Je force un peu trop, j'ai la tête qui tourne. J'inspire ensuite un air chargé d'huile essentielle de mandarine et patchouli. Le parcours m'emmène

---

<sup>4</sup> Alliance Mondiale pour l'Équilibre des Territoires

vers la salle de bains où me sont proposés différents moyens de nettoyer et purifier mon nez, ma bouche, ma langue, mon palais, avec des mélanges d'huiles, des brosses, des grattoirs, des tuyaux aspirants. C'est la foire aux merveilles, too much sans doute, mais comme tout est conçu de manière durable, naturelle et pour notre bien-être, ça le justifie bien. Parce que je le vaux bien, comme dirait l'autre et pas parce que je vaux rien, comme me le faisait sentir l'Ancien Monde. Si on voulait juste avoir du contact humain, il suffisait de sortir et de rejoindre les espaces de contact conçus en alvéoles, où les gens discutaient de différents sujets thématiques, jouaient à des jeux collectifs, ou simplement se découvraient autour d'une collation. Je préfère en bon solitaire me glisser dans une cellule d'isolation au bruit et ne pas bouger. Quand je serai apaisé, une simple manette me permettra, par une ouverture, de rejoindre le lit aux draps en gaze de coton de Mauritanie. Le pays, qui a retrouvé des forêts et des champs sur sa moitié sud, produit maintenant la plante qui aime le soleil et fournit le Maroc et l'Ouest algérien en cotonnades variées et colorées.

Ça y est, on arrive dans l'ancienne capitale de la Catalogne. Elle qui a fini par accéder à son indépendance et nous a rejoints en 2034. Elle semble plus gaudienne que jamais. Un néobaroque moins en hauteur, plus étalé, aux jeux de forme abondants et colorés, prolongés par les avenues suspendues, entre les bâtiments, les jardins asymétriques, donnent ce ton de la discontinuité choisi par la ville pour marquer l'enrichissement de sa beauté, mais aussi son recul pour mieux se répartir dans l'arrière-pays, ses forêts peuplées, et ses champs composites, cerclés de pierres et épicés de buissons et de petits bois. Il faut maintenant prendre le train pour rejoindre un village dans les Pyrénées catalanes, situé dans le Val d'Aran. Curiosité historique, c'est la seule région occitanophone survivante et minuscule. Les trains hyper-rapides de Catalogne permettent de faire le voyage en moins d'une heure. On arrive à Vielha, la ville principale. Je reconnais immédiatement ma nièce Charline, la grande sœur d'Urénie. Elle a toujours eu le

visage de son père et lui ressemble d'autant plus maintenant à la soixantaine. Zut, je vois des larmes dans ses yeux. Une fois n'est pas coutume, je ne m'y attendais pas. Il ne m'est plus possible de me retenir maintenant, émotionnel que je suis. Je l'aime beaucoup malgré le temps qui a mis de la distance, elle est comme ma petite sœur, nous n'avons que 10 ans d'écart et on ne s'est pas vus depuis si longtemps. C'est toute l'histoire de notre vie d'avant qui ressurgit à l'instant. Ce n'était pas que nous, mais tous ces gens qui avaient été là, autour, ma mère, mon père, ma sœur, sa sœur, son ex-compagnon, mon fils, son père, nos disputes, mais aussi les quelques moments simples de famille. Il apparaît soudainement une projection en grand écran de la vie qui s'impose malgré nous. Je dois trouver la force de sortir du drapement aveuglant de cette émotion et là, je sors la sottise que j'avais préparée avant d'arriver.

- Alavetz ma neboda. Sias talament vielha uèi qu'abitas à Vielha.
- Ha ha, n'ia per rire. Parlas Occitan, ara ? Sabiai pas.
- Òc l'ai après fa de temps. E ton papeta nos lo parlava un pauc quora èrem jovas.
- As un accent francès e arab quora parlas.
- Sem pas tots d'espècialistas coma tu !<sup>5</sup>
- Moi, j'ai dû l'apprendre sur le tas figure-toi ! Imagine la galère. Le papé m'a rien appris à part "fas cagar"<sup>6</sup> et je connaissais à peine un peu d'espagnol. Mais bon, heureusement, aussi près de la frontière, les gens parlent le français.
- Naelys n'est pas avec toi ?

- 
- <sup>5</sup>Alors ma nièce ? Tu es tellement vieille que tu habites à Vielha (vieille en occitan et capitale du Val d'Aran)
  - Ha ha, c'est marrant. Tu parles l'occitan maintenant ? Je ne savais pas ?
  - Oui je l'ai appris il y a très longtemps. Et ton papé nous le parlait un peu quand nous étions jeunes.
  - Tu as un accent français et arabe quand tu parles.
  - On est pas tous des spécialistes comme toi.

<sup>6</sup> Tu fais chier



- Non, pardi, elle travaille à la clinique vétérinaire du village d'à côté. Elle nous rejoindra ce soir.
- Bravo ! Elle a réalisé son rêve.

Elle m'emmène vers une petite voiturette qu'elle utilise avec une carte à biosignature, comme chez nous. On pouvait emprunter un de ces véhicules aux formes étranges, que leur donnaient parfois les étudiants des Beaux-Arts en stage de design chez les constructeurs. Ici aussi, il y a de la gaieté et de la simplicité. On sent toutefois dans leur attitude, leur regard, qu'ils avaient eu une histoire moins facile, que l'espoir était revenu plus récemment. Charline me raconte sur le chemin que la Catalogne s'est battue contre l'Espagne affaiblie, en déclin rapide et a dû utiliser les moyens du bord pour le faire. Heureusement que nous les avons aidés à cette époque. Une aide informelle et désintéressée, qui a permis d'éviter une boucherie à gerber. La Catalogne désirait trouver sa voie, elle avait compris le tournant historique qui se déroulait et choisit de ne pas sombrer avec le reste de l'Espagne. Toutefois, 14 ans d'effondrement comme transition, ça fait mal, ça laisse des traces. Le passé est derrière nous, mais avec une autre odeur de regret: L'Occitanie. Une culture disparue dont j'ai vu l'espoir de renaître comme alternative, mourir aussi rapidement que son bref essor durant les années 2020 et le déclin rapide de la France. Aurait-elle connu un destin similaire avec une identité locale forte ? Elle n'en a pas eu le temps. La République était un tue-la-diversité, ce scénario n'était pas envisageable. Les cultures régionales avaient subsisté dans les esprits jacobins comme menace chimérique et jamais ne s'en étaient relevées. Encore un truc perçu tout de travers dans ce pays. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, L'Occitanie et ses régions devinrent des terres d'immigration et s'évanouirent tristement dans l'uniformité française, dont les peuples locaux se firent les représentants les plus intolérants et extrémistes. Des quatre coins de la France, les gens de la culture globale étaient venus s'installer dans le Sud, sans but autre que la promesse d'une vie meilleure sous le soleil et les palmiers. Ici plus rien n'avait de sens, l'histoire était

devenue un folklore, le sol, un support tous azimuts de profit et de plaisir écrasant les équilibres locaux. Mais ce Sud allait se transformer en fournaise, quelques années avant que les autres régions ne suivent. La vitesse de la dégringolade avait surpris tous ceux qui se perdaient encore en conjectures, sur les risques de ce monde incandescent.

- À cette époque, je vivais de l'autre côté des Pyrénées et Naelys était encore adolescente. J'avais très peur que la guerre ne déborde chez nous, surtout lorsque la France avait eu la bonne idée de proposer son aide aux Espagnols. Elle n'en avait pas assez de ses problèmes, il fallait qu'elle en rajoute.
- C'est la France, fidèle à elle-même. Bon et l'Algérie, c'était pas pour toi !
- Tu me connais, raciste comme je suis.
- Rigole pas ! Tu l'étais quand même un peu, mais noyée dans un monde bien pire, on s'en apercevait à peine. Tu avais ce racisme de représentation, des images déformées, mais rien de bien méchant, comme la plupart des gens quoi. C'est ta fille qui t'a ouvert les yeux sur la conscience d'être une minorité visible.
- Fais pas ton intello.
- Et alors, tu crois que ce genre de remarque me touche après tout ça ? Quel intérêt ? Cette intellectualité a déplacé des montagnes, tu ne crois pas ? Moi et l'idiocratie, on ne s'est jamais entendu. Je me suis barré et voilà le résultat. Le Nouveau Monde chérit la connaissance et la connaissance nous a permis de nous en sortir brillamment.
- Te vante pas. Tu as pas fait ça tout seul.

Elle a hérité du charme de la famille qui se plaisait à rabaisser les gens. Du moins ceux qui avaient propension à l'être, reniflant leurs insécurités et s'en servant comme un couteau tranchant. J'ai dû lutter contre ça depuis, ça n'a jamais été facile, même encore aujourd'hui. Mais à mon âge, je sais vite changer de sujet. On arrive chez elle. Elle habite dans une maison

partagée en communauté avec des néo-hippies, qu'on appelle aussi les ALTER. Je ne l'aurais jamais imaginée dans ce cadre. Elle qui se moquait d'eux. L'âge et le changement de civilisation nous amènent certainement à reconsidérer. Nous passons par un jardin en forme de losange découpé en labyrinthe. Très pratique si tu es pressé... Elle me dit qu'il nous invite à prendre le temps de méditer, avant de rentrer dans notre maison. Bien que m'ayant envoyé un aperçu maladroit du passé, avec sa pique de dénigrement, je la trouve méconnaissable, car apaisée. J'avais passé tant de temps à lui dire qu'il fallait qu'elle trouve une approche, une thérapie pour lâcher prise. La séparation d'avec son ancien compagnon et ses actions lâches et sournoises pour la faire souffrir l'ont profondément marquée jusque dans son corps, qui avait parlé à l'époque pour exprimer son aigreur. Si jeune alors, elle s'était déjà bloquée douloureusement le haut de l'épaule. Je ne pensais pas que mes conseils auraient pu porter leurs fruits. Ils ont pu quelque part contribuer à la formation de sa nouvelle pensée et de son chemin de guérison. On écoute rarement ses proches, ses anciens. On ne peut qu'espérer que quelques graines semées finissent par germer. D'autant plus que sa génération avait ouvert le chemin de l'autisme, on ne savait jamais ce qu'ils retenaient. Le temps qu'ils nous allouaient pour les conseils ne durait jamais longtemps. Mais il faut parfois être confiant, que l'âge puisse nous faire gagner en valeur.

Nous arrivons devant la maison à l'architecture traditionnelle locale. Elle est recouverte d'un enduit très épais de couleur ocre, qui laisse apparaître parfois un alignement vertical de pierres ou des motifs animaliers. Les murs sont ornés d'objets, une pipe géante, un vélo, un fauteuil, auxquels sont accrochés des jardinières. La taille des fenêtres est réduite pour ne pas laisser passer le soleil l'été et éviter les déperditions de chaleur en hiver. Le bâtiment est prolongé par des tunnels apparents, qui mènent à d'autres maisons. Elle me fait enlever les chaussures pour entrer et rejoindre une autre pièce située profondément au sous-sol. L'espace souterrain est immense. Des cheminées au

sol diffusent un air frais aux quatre coins de la pièce. De la géothermie, sans doute; cette technologie d'utilisation du sous-sol ou de la croûte terrestre, pour générer du froid et du chaud. On trouve de tout dans le Nouveau Monde, plutôt que l'uniformité de celui qui finit de mourir. La Catalogne a eu le temps de créer ses propres modes d'habitat, de chauffage, d'organisation de la vie, d'équilibre. Charline m'invite à m'asseoir. Le canapé est flottant, utilisant une technologie magnétique. Rien que je ne connaisse déjà pas, c'est plus pratique pour faire le ménage. Des orifices amènent une lumière crue du dehors, ne nécessitant aucun éclairage dans la journée. On se fait face, s'observant de longues minutes, comme si nous comptions les rides sur nos visages.

- Et ton père, pourquoi ne t'a-t-il pas rejoint?
- Tu demanderas plus de précisions à Urénie. C'est elle qui est restée pour lui avec Naïa. Lucie est partie comme tu le sais au Maroc avec Fani. Elles sont cul et chemise, malgré la différence d'âge. Pour mon père, je crois que c'est quelque chose comme *"On ne quitte pas son pays dans les pires moments!"*

Je fais une moue évocatoire, à laquelle elle répond en haussant les épaules. C'était un poncif nationaliste qui se répétait en boucle à l'occasion des vagues migratoires de réfugiés venus d'Orient ou du Sud. Mon frère ne se gênait jamais pour en abuser. Non visible par les Européens, il s'était complètement fondu dans la masse populaire, jusqu'à renier ses propres origines et s'entourer de beaufs. Il valait pourtant mieux que ça. Quand on l'écoutait parler, il aimait à faire des déclarations de grands principes humanistes et faisait souvent la démonstration d'une capacité d'analyse politique intéressante. C'était donc son choix en pleine conscience. Les connotations de l'intellectualisme le repoussaient. Il a préféré la Disney culture et gueuler sur les minorités. Il a ensuite rencontré une femme pire que lui, il s'y est enfoncé. Un jour, il en est revenu et a compris que quels que soient les choix de vie,

de religion, les origines ou les langues, l'important était ce qu'on faisait de nos vies et la valeur qu'on accordait à ceux qu'on aime. Mais il était déjà trop tard, j'étais en train de partir et il ne savait pas encore le mettre en pratique, pour que je manifeste un regret à quitter cette terre. Son exemple avait autrefois été un tremplin pour moi, pour mieux comprendre ce monde, ces girouettes ignares qu'était le peuple raciste, constamment en gigotement émotionnel, mû par ses leaders, ses médias. Mais leur histoire était toujours la même. Ils assumaient qu'il y avait des vies qui valent plus que d'autres. Aujourd'hui, leurs vies ne valent plus rien pour les ultra-riches qui les ont escroqués et enfermés dans la servitude.

Charline s'absente quelques instants. Je vagabonde dans mes souvenirs sur ce pays que je dois rejoindre demain. Dès que je repense à lui, c'est l'obsession de l'immigration dans leurs bouches qui me submerge. Et pourtant les Français, à l'heure de l'effondrement, avaient émigré comme tout le reste de l'Occident. Ils furent même les plus nombreux, conséquence d'une longue chaîne de mauvais choix et d'entêtements. Mon frère, en restant là-bas avec sa compagne, avait tacitement obligé sa fille cadette à rester auprès de lui. Nous avions un sens du devoir familial hérité du côté indien. Il incombait à l'une des filles, souvent célibataire, de rester pour s'occuper de ses parents. Ma tante l'avait fait avec ma grand-mère, ma sœur avec ma mère et ma nièce avec son père. Je ne sais pas quel mécanisme inconscient de devoir, d'amour, de fidélité, intervenait tacitement.

Elle me sert des amuses-gueules qu'elle est allée retirer d'un four solaire, situé au-dehors et qui transfère les aliments vers une porte dédiée à l'intérieur. De nombreuses pédales servent à déclencher différents mécanismes, comme sorties de l'imaginaire des productions animées et cinématographiques des années 1920. Avant de manger, tous les gens présents commencent un rituel de salutations et de remerciements que j'observe avec amusement. J'avais bien connu les ALTER de

France dans les années 2000. Ils étaient la résurgence des mouvements hippies, étouffés par les années 80 et son formalisme caché sous l'apparence d'un monde libéré et chantant. Dès les années 60, leurs parents ou grands-parents s'étaient repliés dans ces zones refuges propices au mode de vie qu'ils prônaient: le retour à la nature, à la vie simple. Mai 68 avait échoué mais n'était pas mort. Ils en témoignent encore et de nombreuses transmissions de rêves et de savoirs ont glissé vers le Nouveau Monde. Ils avaient peuplé abondamment les Cévennes, mais aussi le reste du Massif Central. Leur évolution fut variée. Beaucoup se sont fondus dans la population locale, devenant de simples propriétaires terriens et consommateurs de la mondialisation. D'autres ont poursuivi leur rêve d'un autre monde et l'ont transmis à leurs enfants, qui ont monté leurs propres projets de communauté locale ou repris ceux existants. Leur épopée, qui faillit s'essouffler, prit un nouvel élan, rejointe par une dernière vague de déçus de la mondialisation, lessivés par ses méthodes de travail en entreprise, qui les forçaient à des cadences multitâches infernales. Ils avaient quitté leur boulot pour une vie meilleure, promise à la campagne ou en fourgon aménagé. Tous ceux qui avaient maintenu vivantes les activités des premiers, transmettaient aux nouveaux leurs savoirs. Et les nouveaux regardaient les précédents avec une admiration qui flattait les premiers et leur donnait une préséance tacite. Tout ce monde dut partir pendant l'effondrement. Leur évolution dans le Nouveau Monde fut diverse. Beaucoup ont émigré et vivent dans de nombreux pays du Sud. Certains sont restés, pensant résister à l'effondrement dans des oasis de vie. Malheureusement, les oasis étaient bien fragiles, exposées à la violence de ce qui suivit.

Dès le lendemain, je me remets en route pour rejoindre la gare de Perpignan et pénétrer sur le territoire français. Charline m'accompagne en prenant le Métro Local menant à la gare. Je vois dans ses yeux, qu'elle s'accroche à ces derniers instants avec moi. Cela fait partie des rares fois où je la vois exprimer un attachement. Son regard me rappelle alors celui de ma mère.

Encore un instant d'émotion, on va finir par se lasser. Non, bien évidemment, ça m'est impossible, l'affection familiale avait été une denrée rare. Repenser à chacun d'entre eux me fait souvent de la peine. Évoluer dans le déni, se cacher derrière des apparences ou ne pas montrer ses sentiments, cette distance familiale qu'ils avaient mise était leur choix et le mien a été d'être différent, d'assumer mon amour, mes sentiments. Dans ce milieu torturé, Charline et Urénie avaient été les plus proches de moi. Je lui dis: *"te calcinas pas, quora tornarai, demorarai mai de temps<sup>7</sup>."*

Le train siffle deux fois ici. Je serre fort ma nièce et je monte. Direction Girona, puis la Frontière. Un dernier transbordement s'effectue pour un train français d'un autre âge, un peu avant Le Perthus. Là, se termine le monde connu. Pour l'instant, rien de particulier. Je finis par résorber ma tristesse. Nous serons contrôlés en gare de Perpignan. Au mois de mai, le soleil brûle déjà très fort sur ce paysage sans arbres et les gens commencent à rentrer leurs activités dans la partie souterraine de la ville. Enfin, quand je dis ville, plus rien ici n'y ressemble. Enfin si, on dirait plutôt qu'une apparence de civilisation est maintenue au regard. On la sent difficile, pas habituelle et qui s'efface plus on avance. La France qui se montre ici, c'est autre chose que ce qu'on pourrait imaginer, vraiment autre chose. On se rend compte que le monde riche à l'aube de l'effondrement, n'était qu'une façade à l'enduit fragile, lessivable, qui tint tant que l'énergie bon marché lui permit de tenir, puis partit en lambeaux. C'est littéralement l'énergie qui scella sa chute. L'arrêt forcé des centrales nucléaires obsolètes et de l'approvisionnement en énergies fossiles, précipita un effondrement de l'agriculture qui vivait à crédit sur les engrais phosphatés. Et en France, on avait des idées... qui ne servaient plus à rien sans les phosphates dont on n'avait aucune réserve. C'est ce genre de phrases à la con qui ont alimenté des certitudes

---

<sup>7</sup> "Ne t'inquiète pas, quand je reviendrai, je resterai plus longtemps"



à la con et qui ont fait que les peuples locaux d'ici n'ont pas pu s'organiser à temps. Ils comptaient sur l'ingéniosité de leur système. Il s'en moquait bien leur système adoré, il ne leur a jamais dit qu'au fond, il ne savait pas faire. Ils avaient oublié qu'en coulisses de leur système, c'étaient des humains qui devaient prendre les mesures et les orientations nécessaires. Et que ce système n'était rien s'il ne réfléchissait pas son rapport au monde. Bien des années s'étaient écoulées depuis et le temps a fait des ravages sur ces civilisations déchuës, qui n'avaient misé que sur la force et la domination. Bien que je m'attendais à trouver un pays en grande difficulté, la réalité s'imposa bien au-delà. Cette France qui se croyait éternelle, ce cadre de vie dont ils étaient si fiers et que rien ne pourrait jamais atteindre. Étaient-ils si vains au point de ne pas réaliser que leur réussite était balbutiante et maladroite, coincée dans le fil de l'Histoire humaine. Ils ne voyaient pas que le danger viendrait d'eux-mêmes, de ce trop d'assurance. Leur absurdité les faisait regarder ailleurs en direction d'ennemis de paille, les terroristes, les virus. Leur pire ennemi était leur insouciance, leur inertie, leur nonchalance et leur arrogance.

L'arrêt de contrôle à la gare de Perpignan se passe plutôt bien. Le contrôleur regarde mon passeport AMET<sup>8</sup>, puis griffonne quelque chose sur un papier. Il ne doit pas en voir beaucoup passer. La France n'apparaît pas dans nos destinations de vacances. J'apprends que ma voisine s'appelle Lila. Mon passeport l'a intriguée, le sien est espagnol, mais elle est d'origine française. Elle me pose quelques questions sur mes origines, sur ma vie. Je reste très vague pour ne pas alerter l'attention. Une si jeune personne vivant en Espagne ne doit pas forcément me connaître. Je glisse juste que je suis géographe et que je voyage en France pour rendre visite à ma famille. À cette annonce, ses yeux s'éclairent. Elle aussi est géographe. *"Mais ils sont partout!!"*. Elle jette un sourire à pleines dents. Elle me

---

<sup>8</sup> Alliance Mondiale pour l'Équilibre des Territoires



raconte qu'elle va rejoindre sa famille, qui vit encore dans un village d'altitude du Jura, qui a résisté.

Il reste encore quinze minutes avant le départ. *"Veuillez m'excuser, mais comme j'ai faim, je vais essayer de trouver à manger dans la gare"*. En passant, je frôle son manteau. Sa texture étrange me pousse à le regarder de plus près. Il a l'air bien fatigué, fait des matériaux de l'Ancien Monde. Il manque des boutons et a été de nombreuses fois rapiécé. Elle voit mon regard et le referme machinalement. Je suis gêné maintenant. *"Je vous invite à reprendre cette conversation, juste après"*, lançait-elle. Je viens de pourrir l'ambiance, Bravo. Je ne regarde pas beaucoup les gens, du moins leurs habits, j'ai juste réalisé au toucher qu'elle vient d'un pays pauvre. Moins que la France cependant, elle ne semble pas trop souffrir, mais pourquoi vit-elle toujours là-bas?

Pour rompre la gêne, je me précipite à sortir. Je descends les marches. L'endroit est délabré, gris, sinistre, mais à part ça, rien qui ne pouvait m'alerter. C'est par l'odeur que je comprends soudain que je ne suis plus dans la France que j'avais connue. Une odeur âcre occupe tout l'espace. Elle est partout et terrible à supporter. Vais-je réussir à m'y habituer plusieurs jours, quand quelques minutes me paraissent intenable? Je n'ai jamais rencontré une telle senteur, même en Inde, au détour d'une décharge publique sauvage. Elle reste sur les vêtements, elle s'accroche à la peau qui la suinte. On dirait un mélange de produits chimiques et de résidus de vie. Je fais mine plusieurs fois de vomir, puis finis par sortir un mouchoir, jusqu'à ce que je trouve un distributeur de masques chirurgicaux. Je remonte ensuite dare-dare dans le wagon. Je n'en dis pas un mot à Lila pour ne pas la froisser. J'avais rendu la situation suffisamment embarrassante, ne tentons pas le sort. Elle semble bien différente, mais à quel point est-elle liée au récit de cette société qui a mis en place tous ces rituels cryptiques, dont le masque à l'utilité plus que douteuse. Malgré leur état de grand

dénuement, il y a encore ces distributeurs. C'est tout dire de leur rapport aux priorités. Le spectre des épidémies avait maintenu les masses dans l'incapacité à réagir. Toute leur énergie avait été mobilisée pour se protéger de ces ennemis microscopiques et sournois. La santé avait été réduite à l'air que nous respirons et cette paranoïa qui s'était emparée des esprits, les avait complètement soumis à ceux qui voulaient en profiter. Placer leur corps dans un état de menace permanente, quelle brillante idée et quels idiots il fallait pour y succomber. Ils n'étaient plus que dépouille à leur merci, prêts à être achevés par un effet nocebo collectif et si contents d'être épargnés dans l'entre-deux.

La médecine pharmaceutique nous avait rendus si fragiles. On pouvait vite céder à la panique à l'annonce du verdict de la mort ou de la maladie grave. Et si on choisissait de ne pas s'en remettre au système médical, il n'y avait pas d'autre alternative qui repose sur une évaluation scientifique, indispensable repère à la prise de décision pour quelqu'un comme moi. Mais si je n'avais aucune compétence en sciences médicales, j'en avais en analyse structurelle de l'économie capitaliste et de sa logique de formation du profit, qui avait phagocyté tout notre système de protection sociale, nos lois, les fondements mêmes du contrat social. L'étendue de mes connaissances et la mémoire entretenaient une méfiance naturelle, pendant que j'observais les poissons rouges dans leur bocal. Autrefois lâché dans la nature, avec un diagnostic de mort si je ne suivais pas Big Pharma, fut vraiment déconcertant. On peut rapidement perdre pied, surtout lors des crises qui remettent en question toutes nos certitudes et nos résistances, surtout lorsque la mort se rapproche. Et la médecine ne manquait pas de m'attendre au tournant pour me dire: *"On vous l'avait bien dit, maintenant, il est trop tard."* Je n'avais pas le luxe de toutes ces thérapies alternatives qu'il aurait fallu expérimenter, avant de tomber sur quelque chose qui fasse de l'effet à cette maladie orpheline, que je transportais lourdement.

Le nouveau monde était donc aussi un défi à ma survie, par la reconstruction d'un progrès libéré du profit et dans lequel les multinationales n'avaient pas leur place, j'avais engagé un pari risqué, une course géante et folle contre-la-montre, mais qui a réussi. Je ne comprenais pas tout à la médecine du Nouveau Monde, mais bien plus qu'à celle du profit. Par biomimétisme et par une analogie non approfondie, je comprenais que nous, êtres biologiques, notre corps comme la richesse du sol et la santé des plantes, dépendions de tellement de facteurs dynamiques qui pouvaient mobiliser le corps, systémiques par l'alimentation notamment et interactionnels avec l'environnement. Ainsi, nous avons repris possession de nos corps et de nos esprits, plaçant comme piliers un ensemble de facteurs favorisant son bon fonctionnement, la prévention par différentes techniques, le sport, la respiration, différents types de méditation, l'intervention de diverses disciplines de soins et la prise en charge complète de la phase de récupération. Notre corps et notre psyché étaient le sol et son équilibre, la santé et le bonheur en étaient les fruits.

Le train redémarre. À cette heure encore matinale, je regarde ces quelques paysans qui travaillent leurs terres avec des grelinettes solaires, tandis que d'autres utilisent de vieux drones pour les semis. Ils ressemblent aux modèles construits en Bolivie vers 2032. D'où est-ce qu'ils les ont dégottés? Un marché noir, parallèle, écoule nos produits? Des filets à pluie recueillent la rosée pour l'acheminer vers les cuves enterrées ou dans les champs. Ces pratiques m'apparaissent comme tellement obsolètes, mais ont-ils eu le choix? Je pense à Urénie, elle semblait bien affaiblie au téléphone. Je dois me dépêcher et ce train roule à deux à l'heure. Mes pensées me submergent à nouveau. J'entre en mode rumination à chaque fois que quelque chose me préoccupe. Plus jeune, ça me fatiguait de ressasser, puis j'ai fini par m'en servir comme matière, source de création, d'organisation et d'élaboration de stratégies. Je laisse juste faire, je n'y peux rien, je collecte la production grise.

Je pense à cette France délabrée que je vois défiler sous mes yeux: ils ont réagi trop tard, tu as fait ton maximum, tu leur as proposé le Territoire Exemplaire, la région Occitanie ne t'a pas écouté. Les autres régions non plus. Tu as mis en place une tournée d'alerte. Trop tard. Voici ce qu'aurait pu subir notre Nouveau Monde. Trop tard pour la région de ton enfance. Le canal du Midi et celui du Bas-Rhône à sec. Les forêts ont disparu, les montagnes sont à nu. Je suppose que la situation est inexorablement la même sur pratiquement tout le territoire. Les quelques personnes qui n'avaient pas fui dans les Alpes ou les Pyrénées, avaient coupé les arbres pour se chauffer ou pour faire cuire leur nourriture. Les seuls endroits restés viables comme la Bretagne et la Normandie ont déclaré leur indépendance. Ce sont ceux qui ont compris, moins tard que les autres, que l'expérience du Territoire Exemplaire marchait dans plusieurs pays. Ils ont, avec plus ou moins de succès, tenté de la reproduire, mais sans rejoindre l'immense communauté mondiale que nous formons aujourd'hui. Ils ont tout de même pu aménager le pire avec ce qu'il leur restait. Les Alpes, elles, n'ont fait aucun effort autre que de se contenter de l'avantage d'un climat montagnard. Mais de tout ça, je ne connaissais pas grand-chose. C'était Sohan qui me le racontait et dans le train Lila vient y ajouter son vécu, son analyse.

Elle me relate que les conditions de vie en France sont devenues très rudes. Elle me surprend en train de sursauter à la vue des montagnes arides. Elle a remarqué que je n'étais pas familier de cette évolution récente. Elle se rend souvent dans les Alpes pour y rejoindre sa sœur qui était restée et me raconte comment ses habitants ont aménagé leur espace, vivant au sous-sol l'été pour résister aux 50 degrés qui peuvent durer plusieurs jours ou plusieurs semaines. Des millions de gens les avaient rejoints, rendant les Alpes surpeuplées. Gap avoisine 1,2 million d'habitants. Briançon 2 millions, Sisteron 800 000 habitants. La forêt alpine avait fortement régressé, les versants érodés avaient été réaménagés en terrasses, pour une agriculture qui ne donnait que peu de rendements. L'habitat spontané, des

bidonvilles dégueulasses, envahit les versants des montagnes. Un habitat écologique et privilégié surplombe le tout. Les villages de haute altitude, comme Saint-Véran, sont occupés par les ultra-riches et quelques écologistes "acceptables".

Lila me raconte qu'il y a encore des gens pour habiter quelques villages d'Occitanie. Elle s'y était rendue en hiver et avait vu de vieilles personnes devant leur télé, certaines décharnées, dans un paysage désolé, les routes défoncées, les maisons écroulées. Le seul opérateur de télécommunication qui a survécu, entretient plus ou moins le réseau. Et celui-ci, même en mauvais état, aux coupures régulières, garde ces survivants, morts-vivants hypnotisés devant leur écran, au détriment de se nourrir et de se soigner. Quand ils ont la chance de pouvoir être récupérés par le SAMU, qui fait des tournées, ne faisant plus office de service d'urgence, ils sont emmenés dans des unités de soin délabrées, qui les gardent quelque temps, puis les confient à des mouiroirs. Ils utilisent de vieux fourgons d'avant l'introduction de l'électronique, comme les Estafettes de Renault. Ce sont les seuls qui puissent être réparés, les autres ne fonctionnent plus, suite à l'épuisement des chaînes d'approvisionnement. Lors de leurs tournées, ils emmènent un médecin avec eux, pour venir au secours des gens qui sortent dehors à leur passage. Les hôpitaux qui continuent de tourner sont gérés bénévolement et les médecins payés avec tout ce qu'il reste aux gens comme monnaie d'échange, des bijoux, des smartphones, de la viande même faisandée. Plus Lila me raconte, plus je réalise l'étendue de la chute et sa rapidité en France et sans doute dans d'autres pays anciennement riches. C'est certainement pour ça que la France au début des années 30 ne réagissait même plus aux injonctions des USA pour former une coalition militaire et attaquer l'AMPLE<sup>9</sup>, l'organisation de défense de l'AMET, qui était de loin la première puissance défensive mondiale en 2048.

---

<sup>9</sup> Alliance Militaire pour la Préservation Locale de l'Équilibre

À la gare de Valence, je prends trois minutes pour me dégourdir les jambes. Mon corps se fige et mon cœur se soulève. Ce que je vois me rappelle l'Inde dans les années 2000, des mendiants, des estropiés, les coolies en moins. Il m'est difficile de me dire que j'avais fait ce que j'avais pu. Quelle horreur! Que représentent les mots face à de si dures images, au silence qu'elles installent, à une vérité insolite qu'il est difficile d'argumenter? Je m'étais tu en Inde au regard brusque et brut de la misère et je me tais encore 50 ans plus tard, par respect pour leur état indigne. Je n'aurais jamais cru les voir dans un tel dénuement, eux qui se croyaient si forts. L'orgueil des puissants ne dure pas éternellement. Ils ne se doutaient pas qu'un jour, ils deviendraient aussi faibles qu'ils avaient été injustes et indifférents. Ils deviennent même ces victimes qu'on se doit de défendre. J'avais alors pourtant alerté sur le pouvoir des riches, sur les stratégies d'accaparement des richesses primaires, l'eau, l'énergie, les sols. J'avais organisé une tournée de conférences financée par l'association de Greta Thunberg, mais sans succès. J'étais trop pressé en ce temps-là. La sauvegarde de la planète et des humains ne pouvait plus attendre, il commençait déjà à être trop tard. Tout s'est produit in extremis. Une épaisseur de cheveu plus tard et nous disparaissions en premier, nous les pauvres de ce monde, entraînés par la chute des fous furieux de l'Occident. Je savais l'urgence encore plus proche que ce que les effondristes annonçaient alors. On m'appela contre toute attente là où je n'attendais pas que se produise le changement. On m'invita à la plus grande aventure humaine depuis les grandes découvertes, mais avec les crimes de masse en moins. Je partis vers cet endroit plus propice, plutôt que de continuer à vociférer au milieu des sourds. Mais c'était un coup de chance, enfin, on peut aussi dire que c'était le destin. Je savais qu'en partant, je devais les sacrifier, je ne pouvais pas tous les sauver, pas cette humanité, pas ceux qui avaient tenu à rester; surtout qu'ils avaient clairement indiqué leur choix. Ils se sentaient si confiants et je n'étais rien pour eux.

Je commence à sortir en dehors du préau qui protège la gare, pour toucher quelques gouttes de pluie comme j'aime faire, mais d'un coup on me prend par le col. Tiens, c'est le chef de gare. C'est rude. *"Savé po vous qué fo pas sort' quand tsa pleuve l'aprenoun? Lé plugue fort' acide son un big danger"<sup>10</sup>* me lance le chef de gare, avec une voix courroucée. Je le remercie et lui explique que je ne suis pas d'ici et que je ne savais pas. Il est étonné de ma réponse en vieux français pour ensuite continuer: *"Ia pus de gun qué ven lo! Baste-toi pas!"*<sup>11</sup> me répond-il, excédé et étonné. J'essaie d'expliquer que je suis juste de passage et sorti pour me dégourdir les jambes, mais je vois à sa tête qu'il s'en fiche ou qu'il ne comprend pas bien. À sa jeunesse, je comprends qu'il ne doit pas entendre beaucoup d'ancien français. Je rentre vite dans le train et je demande à Lila: *"Qu'est-ce que c'est que cette langue? On dirait qu'un hooligan a tamponné par la tête un mec du Nord de la France"*. C'est parti pour un autre chapitre de l'histoire malheureuse. La langue n'était plus enseignée dans les écoles pendant au moins 10 ans, puis celles qui ont rouvert ont enseigné notre langue qui n'était plus parlée par les jeunes. La dérive linguistique est allée beaucoup plus vite que tous les scénarios catastrophes que les réacs anticipaient venir des banlieues et qui n'eurent jamais lieu. Une langue reflète l'état d'un pays. Lui effondré, elle le suivit. Elle m'explique ensuite que les errements énergétiques de la France avaient transformé le climat et rendu les pluies dangereuses. Les gens mouraient de cancer, mais les services de cancérologie avaient disparu. Les structures hospitalières, enfermées dans les injonctions de Big Pharma, n'auraient jamais pu traverser l'effondrement. L'hôpital fut la plus fragile et la première des victimes. Il ne connaissait rien à l'écologie autre que quelques petits gestes ludiques et n'avait aucune conscience de ses flux matériels, de ce qui l'approvisionnait et

---

<sup>10</sup> "Vous ne savez pas qu'il ne faut pas sortir quand il pleut l'après-midi? Le risque de pluie hautement acide est plus élevé."

<sup>11</sup> "Plus personne ne vient ici! Ne vous arrêtez pas!"



surtout de son contexte politique. Les héros soignants étaient aveugles, baignés dans leur dévouement sans fin et emballés dans une machine folle qui faisait gagner du pognon, au détriment du soin juste.

Des financements en baisse continue. Des médicaments complètement hors sol. Des composants dépendant des chaînes mondiales d'approvisionnement. Une recherche orientée vers le profit. Des marchands complètement dédiés aux bénéfices et non au bien-être des gens. Comment tout ceci aurait-il pu survivre? Il ne restait plus que quelques médecins, se rappelant leur serment d'Hippocrate et des infirmières dévouées. Quelques services médicaux subsistaient. Les plus importants au sud se trouvaient bien sûr dans les Alpes, ayant suivi les mouvements de relocalisation. Les malades, auxquels les promesses de survie étaient encore faites à cette époque pré-apocalyptique, furent condamnés sans appel. Inconscience hors-sol des praticiens et gestionnaires du système hospitalier, qui ne réalisaient plus que la plupart des médicaments, faute de composants, n'allaient plus être fournis. Et c'est allé très vite. La production turque d'opiacées fut orientée vers l'espace AMET, la production européenne était insuffisante. Toute la chaîne de production d'anesthésiants suivit peu après. Un des grands points de modernité de la médecine pharmaceutique, le sans-douleur, s'écroulait.

Lila continue de me raconter comment Bayer, le géant de la chimie pharmaceutique, s'était effondré en 2033 et comment une entreprise d'état prit le relais pour reproduire ses "précieuses" molécules. Les financements de l'hôpital étant de plus en plus faibles et les médicaments de plus en plus chers, les gens avaient dû apprendre à se débrouiller. Il s'était développé de manière anarchique un ensemble de soins, plus ou moins orientés vers l'hygiène de vie, la prévention, d'autres types d'intervention sur le corps. Il leur fallut réinventer, faire sur le tas, utiliser le Système D. Cette médecine parallèle accompagna la chute du système de santé. L'hôpital, sans financements,



s'évanouit rapidement et ne passa plus suffisamment de commandes pour faire survivre l'entreprise d'État qui fit à son tour faillite. La situation était si dramatique, que le système de santé holistique n'eut pas le temps de se structurer. Charlatans et marabouts côtoyaient des spécialistes plus pertinents, qui étaient rares, coûteux et réservés principalement aux ultra-riches. Ces bourreaux qu'ils avaient vénérés et qui dansaient sur leurs têtes, pendant que leur monde s'écroulait.

Les gens n'avaient même plus conscience du rôle de la politique, de ces luttes des classes pour la domination, dépassés par les événements. Ils ont nagé dans le tsunami qui les a précipités vers le fond. Ils ont été spectateurs d'un effondrement qu'ils n'ont pas pu contenir ou organiser. Il y eut des morts par millions. On l'a appelé le grand suicide collectif de l'Occident. Il a été abondamment étudié dans nos unités de recherche, d'analyse politique et économique. On l'enseigne dans le système scolaire de l'AMET. Nos médias traitent régulièrement du sujet et les pays de l'Ancien Monde sont toujours analysés sous l'angle d'un problème non résolu, qui représente une menace pour la trajectoire d'équilibre que nous avons réussi à mettre en place. Seuls ont survécu ceux qui avaient pu anticiper a minima. Les autres devaient leur échec à leur aveuglement, leur volonté de savourer le moment de confort, quoi qu'il en coûte. Bercés par du divertissement hypnotique et de l'information soporifique répétée en boucle. Ils se fichaient de tout. Ils étaient incrédules à tout avertissement. Quand ils n'écoutaient pas, par "rébellion", ils avaient inventé des théories encore plus absurdes que le déni officiel de réalité. Ils avaient excellé en bouffonnerie, leur cerveau était entré dans un état d'ostéoporose avancée. Les informations fuyaient, poussées bourrativement par d'autres sans intérêt, sans contenu. Leur cerveau ne traitait plus rien de manière cohérente, c'était un bordel de la pensée!

L'heure avance, le trajet semble interminable. Après six heures de trajet, nous sommes à hauteur de Montpellier. Les

marais salants se sont pratiquement évaporés. Les immeubles modernes du quartier du Millénaire ont leurs vitres éventrées. Le collapse a fait s'effondrer La Paillade, l'horreur ségrégationniste que représentent ces quartiers à tours déjà profondément dystopiques. Je pense que la chaleur atteint son pic, l'air s'engouffre au travers des fenêtres ouvertes. Il doit faire au moins 40 degrés. Lila vire au rouge, son visage crémeux semble impassible, l'adaptation biologique de ce type de peau est récente. Il existait déjà depuis bien longtemps en Afrique du Nord et en Espagne des peaux très claires de type nordique ou savoyard, exposées au soleil brûlant de l'été.

- Mais comment avez-vous traversé tout ça Lila, sans être vous-même affectée?
- Ah ah, mon secret? Je suis Bretonne et je travaillais pour un des instituts d'analyse spatiale de Bretagne, avant d'émigrer en Espagne en 2041, quand j'ai rencontré mon compagnon. Mon sujet était l'effondrement systémique des structures productives et institutionnelles françaises. J'ai fait pas mal de terrain en Occitanie.
- Passionnant. Vous en avez vécu des couleurs de désastre ici.

Elle semble si jeune et si forte à la fois. Une Amazone bretonne de l'ancien monde effondré, une survivante. La Bretagne a connu un destin différent, mais même autosuffisant, c'est très chiche chez eux. Et puis continuer à vouloir étudier la France, chapeau! En tout cas, je ne l'arrête plus. Elle me raconte par dépit que certains milieux fragiles s'étaient effondrés très tôt. L'agriculture du Sud n'était déjà plus viable en 2026, ce qui fut révélé par la sécheresse et la chaleur brûlante de l'été. L'agriculture chimique prenait encore trop de place en Occitanie, les lobbies restaient trop puissants. La Région qui ne faisait que de l'écologie vitrine ne luttait pas vraiment contre ce fléau et l'État couvrait encore l'agriculture chimique encouragée par les lobbies. Le poids de la production biologique, pourtant l'un des plus importants de France, n'était pas suffisant pour nourrir la population. Certaines pratiques

trop intensives achevaient d'épuiser et de polluer les sols. L'agriculture dans le Sud s'effondra en 2030.

- Prenons l'exemple du maïs. Quelques années juste auparavant, il avait été présenté comme une culture résiliente. Ses partisans qui avaient tenté de justifier sa culture soi-disant moins gourmande en eau, ne tenaient compte uniquement que des volumes d'eau nécessaires, sans différencier précipitations naturelles et irrigation. Ils symbolisèrent ces égarements lourds de conséquence. Seul le blé survécut ainsi que quelques céréales dites anciennes et rustiques: l'orge, l'épeautre, le sarrasin. Mais les surfaces furent trop réduites pour nourrir les gens. L'immensité du vignoble aurait dû être restructurée depuis 30 ans déjà pour laisser place à la céréaliculture, mais ça rapportait plus. Pourtant, le vin n'a pas nourri les habitants le moment venu.
- Avant l'ère industrielle, les trois cultures qui occupaient l'espace méditerranéen étaient le blé, la vigne et l'olivier. Ensuite, on a remplacé tout ça par la monoculture industrielle du raisin, rajoutai-je.
- Oui, l'ensemble de l'agriculture française s'effondra avec le reste de l'économie en 2033, trois ans après la Marche Finale et la prise de pouvoir de Macron. Elle se désorganisa complètement. Les gens montaient se réfugier dans les montagnes. De nombreuses communautés alternatives, tellement sûres de leur résilience, surprises et affectées par ces bouleversements systémiques, avaient déjà amorcé le pas. Elles avaient eu l'avantage de pouvoir transmettre un savoir dès que les territoires alpins et pyrénéens avaient retrouvé un peu de stabilité. La permaculture, l'élevage non chimique, la production d'énergie, les habitats légers et ceux en matériaux facilement disponibles comme la terre et la paille. Tout ce savoir avait limité les dégâts, mais ne pouvait enrayer le cataclysme historique que vivait la France. Un réseau de communautés ou oasis de vie ne pouvait contenir un effondrement économique qu'ils

n'avaient pas prévu d'organiser ou qu'ils s'étaient refusés d'organiser, prétextant qu'ils ne pouvaient faire qu'à leur échelle, mais ayant oublié qu'il était dépendant des conditions humaines, politiques et des écosystèmes qui les entouraient.

Malgré la compagnie de cette intéressante voisine, la chaleur m'endort et je ne lui oppose aucune résistance. Ça ne dure pas longtemps, les secousses étaient l'autre particularité de ce voyage. Une, plus violente que les autres, me réveille. Lila n'était plus sur son siège. Elle était sans doute partie aux toilettes. Je me laisse à nouveau dévorer par mes pensées et je replonge dans ces années et ce contexte de pré-effondrement. Urénie, ma nièce, on ne se connaît pas beaucoup en réalité. Dans quel état vais-je te retrouver? Pas qu'on ne se soit pas beaucoup vus, tu as toujours été plutôt en retrait, différente des autres. Un "bonjour ça va" et la vie passe. Tu deviens adulte, tu fais un enfant jeune. La seule chose qui nous a rapprochés, c'est le moment où j'ai monté mon premier projet local, à la fin de mes études, une pépinière d'initiatives. L'une d'entre elles fut un projet de centre de loisirs itinérant. Ça t'a plu. Je ne sais pas quelles ont été tes attentes, mais tu as fait partie quelques mois de mon monde, avant que ce projet ne capote. Puis plus grand-chose, la dispute avec ton père nous a séparés. Je t'ai retrouvée quelques années avant mon départ, changée, volubile et affirmée.

Pourtant, grandir dans l'indifférence relative d'un père et nourrie, comme sa sœur, à la culture de masse, jeux vidéo, télé grand écran avec toutes les chaînes, habitués du Mcdo, ne pouvait que préparer avec art et perfectionnisme à l'ignorance du monde. L'ambivalence philosophique de leur père ne valait pas une relation pédagogique, qui demande présence et efforts continus. Je m'étonne toujours du ressenti que j'ai envers lui. Lui aussi semblait avoir changé avant que je ne quitte la France. Je l'avais trouvé plus apaisé, tolérant, ouvert au dialogue, à l'écoute, au changement, voire à l'effort, mais ça n'a pas duré. Ce fut bref. Je compris qu'à espérer, j'allais me retrouver frustré

comme les autres. Alors je m'en étais tenu à donner une figure d'apparence qui rassura notre mère. C'était mon seul but. La fraternité me semblait irrécupérable, surtout quand je comparais. On dit qu'il ne faut jamais comparer pour apprécier sa vie, ses relations, mais les vivre telles qu'elles sont. Je ne pouvais m'empêcher de voir d'autres exemples, des frères et sœurs solidaires qui donnaient leur vie, leur temps pour prendre soin de leurs proches. Je me regardais vivre ma maladie solitaire, accompagné de quelques phrases de concernement, de circonstance, à devoir même tendre l'oreille pour l'écouter me raconter ses problèmes. J'étais le malade qui s'occupait des autres.

Mon frère, à quel moment es-tu devenu comme ça? À quel moment as-tu inspiré ma critique de la société française? Je sais que ce n'est pas par l'exemple de mon père que je me suis bâti en opposition, que j'ai vu grandir en moi ce mépris du beauf et des fachos. Mon père était violent, mais pas psychologiquement humiliant. Est-ce que notre mère y a été pour quelque chose? Je t'ai longtemps cru jaloux, tu m'as assuré du contraire. Je te pensais dans le déni de ton égocentrisme, de tes rejets, mépris et manquements. Quel mal avaient-ils pu te faire, mon frère, pour que tu deviennes en constant besoin de validation des colons? Je sais qu'ils t'ont frappé dans ce village de Fachos, ces enfants de nos voisins, du village. Est-ce que, victime de racisme, tu as joué au plus blanc que blanc? Tu t'es imaginé être beaucoup plus blanc que moi, ton frère de père et de mère. Comment aurais-tu pu te cacher de ta famille, de ta mère, elle, brune, une Indienne? Aviez-vous trouvé pour elle plus convenable la couverture créole? Elle qu'on avait traitée de négresse dans les années 60. Est-ce sous cette pression qu'elle-même avait préféré se dissimuler sous une couverture créole? Était-ce à cause de toi, ta sœur, tes enfants? Vous sembliez avoir tellement de problèmes avec cette indianité qu'il fallait masquer. Il ne fallait pas qu'elle trahisse des origines malsaines. Le voile exotique était préférable. Africanité imposée comme insulte, indianité rejetée et créolité valorisée, voici leur choix

par défaut. Chez les ordures, les mots envers les créoles étaient moins durs, ou du moins ont fini par l'être. Toi et ta sœur aviez rejeté la moitié de vous-même. Vous aviez négligé d'apprendre et de connaître une prestigieuse culture plurimillénaire. C'était la France, le pays du déni de soi.

Juste avant de partir, tu m'as dit que j'étais un jeune con et que toi aussi. Nous avons tous fait de mauvais choix, ou bien étaient-ce les choix que nous devions faire pour grandir. Tu t'es entouré des plus lourdingues, tu as trouvé ce qui se faisait de plus bête dans notre entourage, dans les environs, des cousins, des amis et tu nous les as imposés aux repas, trop souvent. Ta mère ne disait rien, ton père non plus. Tu brillais de ton charisme superficiel. Tu as eu l'intelligence de faire rayonner la crétinerie pour la rendre belle, intéressante à leurs yeux, à ton public. Je me suis senti comprimé par le trop de place que tu prenais. Tu voulais toute l'attention, ton pire cauchemar aurait été d'en perdre un peu à mon profit. À la Réunion, tu as cherché à te faire aimer par le plus grand nombre, que personne ne t'oublie et que je n'aie rien à apporter après. La politique de la terre brûlée. Un jour, tu as fini par rencontrer la personne qui flatterait ton ego, au point que tu ne puisses plus t'en passer. L'amour nous réserve bien des surprises, j'ai fini par ne plus juger ton bonheur. Mes grands principes m'auraient empêché d'épouser une raciste et ça tombait bien, aucune raciste n'aurait voulu un exilé du tiers-monde comme moi. Un bronzé, un amoureux de l'ailleurs.

Les hommes sont parfois si fragiles et incapables de se débrouiller seuls. Je me suis toujours imaginé, mon frère, te retrouver comme moi, isolé, devant lutter tous les jours contre la mort et devoir gérer les tâches ménagères, un fils à accompagner dans sa scolarité quotidienne, à aider dans ses difficultés de vie, même dans les pires moments de la maladie; ne pas pouvoir être malade, même si la mort toque à la porte. C'est un concept très particulier. Sa nouvelle compagne avait établi un glacis de sécurité, éloignant ses premières filles au